

Article du 13 août 2009 :

Mora, un miraculé de retour

Pianos mécaniques, œillets à la boutonnière, châle de Manille : le 15 août, Madrid fête la Virgen de la Paloma, patronne des pompiers, et à Las Ventas reçoit un grand brûlé : Juan Mora, 45 ans. Il n'y a pas mis les pieds depuis sept ans. Normal. Il est pratiquement mort le 19 octobre 2001 à Jaén, quand un toro de Joaquim Barral qui le cherchait de la corne droite lui a sectionné la fémorale au cours d'une passe de poitrine. Un toro aux cornes très pointues. En le voyant sortir du torril, Mora s'était dit : «Celui-là, rien qu'en me frôlant, il me blesse.» Il va recevoir un des coups de corne les plus graves des dix dernières années.

Juan Mora est conscient. Il voit son sang jaillir «comme d'un robinet». Se voit mourir. Il le crie aux chirurgiens : «Vite, vite, je pars.» Dans l'infirmierie des arènes, il aperçoit un crucifix, adresse une prière silencieuse au Christ : «Fais de moi ce que tu veux mais ne m'oublie pas.» Tous l'entourent. Son père, décédé en juillet, son frère Carlos, banderillero, les péons, les toreros Caballero et Abellán, qui lui tient la main. Il a perdu deux litres et demi de sang en trois minutes. Deux opérations et cinq transfusions sanguines plus tard, il se réveillera avec l'impression qu'un chien lui mord la cuisse. A cause de la pluie, la corrida avait été retardée de plus d'une heure. Il y avait vu le signe que «quelque chose de tragique allait arriver».

Maniérisme. Dans la vie et la carrière de Juan Mora, il y a un avant et un après 19 octobre. Avant, le «fino torero de Palencia», selon le critique Joaquín Vidal, est programmé dans les grandes ferias, et participe à une trentaine de courses par saison. Il est sorti en triomphe des arènes de Madrid et de Bilbao. Il s'aligne sans hésiter, y compris à Las Ventas, devant les toros de Victorino Martin. Il en affrontera six à Cáceres en 1995 et leur coupera 6 oreilles. En 1992 à Pampelune, devant un toro de Cebada Gago, il réalise la meilleure faena de la feria. Trois ans plus tard c'est lui qui, en coupant une oreille, combattra l'excellent Castellano, toro de Torrestrella qui venait de tuer le jeune Américain Matthew Peter Tassio au cours de l'encierro. Mora est donc capable de s'aligner devant des toros incendiaires sans abandonner ce qui constitue sa marque : une tauromachie très plastique, esthétisante, de bon goût, arrebujada, fondue avec le toro. Son alternative à Séville en 1983, des mains de Manolo Vázquez, avec Curro Romero pour témoin, préfigurait cette recherche du beau. Qu'il poussera jusqu'au maniérisme. Sur Séville, il a ce regret : n'être jamais sorti en triomphe pour qu'on l'emporte de la Maestranza à la rue Asunción, où il a passé son enfance.

Dans le milieu, Mora a la réputation de torero «automnal», parce qu'il brille en fin de saison, et de «torero de espejo», de miroir. Parce qu'on a l'impression qu'il se regarde toréer en épiant son hypnotique gestuelle. Son paso-doble le dit : «Entre les bras de Juan Mora/ Le toreo s'endort/ La minute se fait heure/ Et l'émotion déborde du gradin.» Il a pris nombre de coups de corne pour cette raison : il se plante bien par terre, file lentement, lentement la passe, s'abandonne. Confession d'Angel Luis Bienvenida, de la fameuse dynastie des Bienvenida : «A moi, on m'a toujours dit que de tous mes frères, c'est moi qui toréait le mieux. Et moi, je dis que j'aurais aimé toréer comme Juan Mora.» Qui explique que quand devant le toro tout marche bien, «il semble que tu flottes».

Occupé. Après le 19 octobre, changement de décor. On l'oublie. Ses corridas se comptent sur les doigts de la main : 8,7, zéro en 2007, 6 en 2008. Pour les organisateurs, il n'existe presque plus. Mais lui continue de s'entraîner. Il participe à des festivals de bienfaisance comme celui d'Istres, en octobre 2007, au bénéfice de la recherche sur le cancer. S'il avoue avoir, au début, souffert de cette désaffection qu'il se refuse à commenter, il la vit maintenant avec humour : «Peut-être que quand les organisateurs m'appelaient, ça sonnait occupé.» Ce coup de corne a bougé quelque chose dans son existence : «Il m'a fait découvrir encore plus la grandeur de la tauromachie. Il m'a permis de considérer la vie dans un sens plus spirituel. Il a épuré quelque chose en moi. Il m'a rendu plus conscient et avec le désir d'être meilleur comme être humain et comme torero. Je ne vois pas ce jour là comme un mauvais jour et maintenant, devant les fausses promesses, je me sens invulnérable. La souffrance de savoir si je torée ou non ne me préoccupe pas. Souffrir de ce manque n'est pas le chemin».

Distance. Face à sa corrida du 15 août ; quatrième de sa saison, rendez-vous traditionnel où, malgré l'été, se rendent les aficionados, il applique cette même philosophie de la distance. « L'idée de ressurgir ou de revisiter ma carrière à partir de cette course est secondaire. Maintenant, je veux toréer pour me sentir torero, surprendre aussi ceux qui ne croient pas en moi. Je torée pour ma satisfaction personnelle, je cherche plus la beauté, et à approcher à la perfection, pour laisser un monument avec ma cape ou ma muleta. Madrid est une belle et importante occasion.

Juan Mora, qui définit le toreo comme une «liturgie passionnée» s'est découvert, sur le tard une passion pour la lecture. Ce n'est qu'en 1997 qu'il a ouvert pour la première fois un livre : Shantaram, de l'Australien Gregory David Roberts. Une sombre histoire de cavale à Bombay sur fond de Bollywood, guerre de gangs, mafias et gourous. En ce moment il est plongé dans un roman d'Almueda Grandes. 1000 pages sur l'Espagne de la guerre civile à nos jours. Titre : Corazon helado (1). Cœur glacé. A l'évidence, ce n'est pas le sien.

Jacques Durand

(1) La traduction française paraît le 20 août. Le cœur glacé. Edition J.C. Lattès. 1076 pages, 25 euros.